

Ray McGovern : Poutine sous pression pour riposter contre l'OTAN

Ray McGovern a été officier de la CIA pendant 27 ans, il a présidé les Estimations nationales du renseignement et préparé les comptes rendus quotidiens présidentiels de la CIA. Suivez le Prof. Glenn Diesen : Substack : <https://glennDiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glennDiesen> Soutenez les recherches du Prof. Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennDiesen> Buy me a Coffee : <https://buymeacoffee.com/gdieseng> Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du Prof. Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bienvenue à nouveau. Nous retrouvons Ray McGovern, analyste à la CIA pendant vingt-sept ans, qui a dirigé les estimations nationales du renseignement et préparé les rapports quotidiens de la CIA pour le président. Merci d'être revenu parmi nous.

#Ray McGovern

Avec grand plaisir, Glenn. Je suis ravi d'être avec vous.

#Glenn

Eh bien, vous et moi, on a échangé plusieurs fois à ce sujet, et on a aussi parlé avec d'autres personnes de cette question : la pression à laquelle le président Poutine est actuellement soumis. Je ne sais pas très bien d'où elle vient — du public, de l'armée, des services de sécurité — mais en tout cas, il y a beaucoup de pression pour qu'il riposte plus durement. Pas seulement contre l'Ukraine, mais peut-être aussi contre ses soutiens occidentaux, qui semblent, disons, avoir franchi la ligne entre une guerre par procuration et une guerre directe. Je me demandais comment vous évaluez les informations, ou la situation en général. Quels sont aujourd'hui les dilemmes pour Poutine et pour l'Ukraine ? Selon vous, vers quoi tout cela se dirige ? On a déjà vu, d'une certaine manière, que les attaques contre l'Ukraine sont devenues beaucoup plus violentes. Mais est-ce que l'Ukraine sera la seule, en fin de compte, à payer le prix de ces attaques contre la Russie ? Ou bien la Russie va-t-elle aussi s'en prendre aux soutiens occidentaux ?

#Ray McGovern

C'est bien la question, Glenn. Je suis content que tu l'aies posée comme ça. Tout dépend, en fait, de la façon dont je vois Vladimir Poutine, et de l'idée que je me fais de son tempérament prudent. Je ne

pense pas qu'il soit du genre à prendre des risques extraordinaires, même s'il n'y avait qu'une faible chance que l'OTAN applique réellement l'article cinq, celui qui dit que si un État est attaqué par la Russie, ou par qui que ce soit d'autre, les autres sont tenus de venir à son secours. Moi, je vois les choses comme ça : l'avancée russe en Ukraine a ralenti. C'est indéniable. Si on regarde la carte et qu'on se penche sur ce qui s'est passé l'an dernier, j'en déduis que ce ralentissement est temporaire. Et c'est à cause de ce qu'on appelle les drones, d'accord ?

Les drones se sont révélés très efficaces contre les concentrations de troupes et bien d'autres cibles, et les Ukrainiens en ont beaucoup. Cette question est revenue sur le devant de la scène lors d'une réunion passée presque inaperçue. Peut-être que vous en avez entendu parler, parce que vous suivez ces sujets de près. Mais je crois que c'était le jour de la Russie. Poutine avait réuni une vingtaine de sous-officiers, des gens de l'infanterie ou des forces d'assaut, vous voyez le genre. Et ça m'a rappelé quelque chose : quand j'étais officier d'infanterie, tout le monde se vantait en disant, « C'est l'infanterie qui gagne la guerre. Tous ces types dans les avions ou les chars, non, c'est l'infanterie qui gagne la guerre. » Eh bien, autour de lui, il n'y avait que de l'infanterie, d'accord ? Et ce qui était remarquable là-dedans, c'était quoi ?

Eh bien, c'était Poutine et Sergueï Choïgou, le ministre de la Défense, et puis tous ces sergents et soldats, et certains d'entre eux étaient plutôt d'un certain âge, d'accord ? Et Poutine a dit : « Bon, merci d'être venus. J'ai pensé que c'était comme ça que j'aimerais célébrer cette journée spéciale. Maintenant, dites-moi ce dont vous avez besoin. Dites-moi comment ça se passe sur le front. » Tu as vu ça, Glenn ? Je me demandais juste. Non ? Ah, d'accord, j'ai raté l'autre. Ça a été très peu remarqué. Bref, ces sergents, tu vois, ils étaient raides comme des piquets, et personne ne voulait se porter volontaire pour parler en premier. Alors Choïgou a dit : « Pourquoi tu ne commences pas ? » Et là, ils se sont lancés. Le premier a dit : « Vous savez, Starlink, c'est un vrai problème. Ces fichus drones nous frappent, et ils sont guidés par ce Starlink et tout ça. »

#Glenn

Et on n'a rien de ce genre.

#Ray McGovern

Et Poutine dit : eh bien, la bonne nouvelle, c'est qu'on a quelque chose d'un peu similaire. Mais on ne l'a pas encore déployé sur le front. C'est en cours. Alors, s'il vous plaît, soyez patients. On travaille dessus. On sait que c'est Starlink, mais on a... enfin, s'il vous plaît. Ensuite, quelqu'un dit : vous savez, eux, ils ont des lunettes de vision nocturne, et plein d'autres équipements spéciaux qu'on n'a pas. Alors Poutine se tourne vers Belousov et lui demande : qu'est-ce que c'est que ça ? Et Belousov répond : écoutez, c'est en route. On est au courant, on le développe. Et là, Poutine dit à ce groupe de sous-officiers : regardez, c'est lui que j'ai nommé ministre de la Défense, parce qu'il connaît tout ça.

Il a travaillé dans l'industrie militaire, et s'il y a bien quelqu'un capable de faire aboutir ce projet, c'est lui. Et il va le faire, d'accord ? Bref, la discussion a été très franche, et ils se sont un peu détendus après ça. Alors, qu'est-ce que j'en pense ? À mon avis, les drones posent un vrai problème. Ils ont ralenti l'offensive russe, mais le mouvement inexorable vers Kramatorsk et les autres — je crois que c'est, comment, Konstantinovka — est en ce moment même occupé par les Russes. Ce n'est qu'une question de temps avant que les Russes ne développent des contre-mesures capables de les user, user, user. Je ne parle pas de semaines, mais plutôt de mois. Mais je parle bien de cette année, d'accord ?

Alors, avec ce contexte en tête — autrement dit, la Russie qui garde l'avantage, peu importe le nombre de drones que l'Occident envoie contre elle — comment Poutine perçoit-il la situation générale, quand ces drones embarrassants arrivent jusqu'à Saint-Pétersbourg et ailleurs, alors même qu'il tient le sommet économique ? Eh bien, ils sont tombés très loin du sommet. C'était gênant, oui, mais il fallait vraiment regarder à l'horizon pour les apercevoir. Et cette dernière vague de drones dirigés contre Moscou, il s'est avéré qu'ils fonctionnaient au kérosène. Vous avez vu ça ? C'est assez fascinant. Je regardais ça un soir, j'étais en direct avec un autre journaliste, et franchement, ça avait l'air terrible.

Ça se dirigeait vers Moscou. Et puis, le lendemain, on a appris que, oui, ces drones avaient été conçus spécialement pour contenir du kérosène. Donc, quand ils tombaient, ou quand ils étaient abattus, ça produisait un vrai effet, du genre que Hollywood adore, vous voyez ? Mais l'autre aspect, c'est qu'il y a une vraie pression sur Poutine pour qu'il mette fin à cette fichue affaire. Le successeur russe du KGB pour les opérations extérieures, le SVR, a publié un communiqué de son service de relations publiques — je ne savais même pas qu'ils en avaient un. Et ce communiqué disait, en gros : « Nous voulons attirer votre attention sur le fait que les Lettons ont été convaincus par les Ukrainiens de mettre à disposition cinq aérodromes, pour que les Ukrainiens puissent venir y lancer leurs drones et leurs missiles. » Et les Ukrainiens auraient assuré aux Lettons qu'ils pouvaient le faire sans que personne, jamais, ne sache d'où ces engins étaient partis.

Alors, le SVR dit que tout ça, c'est un mélange de russophobie et de naïveté. On sait exactement où se trouvent ces cinq... Vous voulez les coordonnées ? On a aussi celles de Riga et d'autres centres de décision. En résumé, l'adhésion à l'OTAN ne vous protégera pas d'une riposte appropriée si votre territoire est utilisé contre la Russie. Ouh là, un avertissement très précis. Pour ma part, je n'ai pas remarqué de drones ni de missiles tirés depuis la Lettonie, même si certains viennent de cette direction générale, la région baltique. Et je dirais que je serais surpris que les Lettons mettent leurs aérodromes à disposition des Ukrainiens, parce qu'à ce moment-là, la question serait : que feront les Russes ? Est-ce qu'ils frapperaient automatiquement Riga, ou l'un de ces sites de lancement ? Pas forcément.

C'est une affaire à très gros enjeux. Et la façon dont je perçois Poutine, un politicien accompli, un homme du pas-à-pas, c'est qu'il a ses conseillers autour de son bureau, et il leur dit : bon, alors... Vous voulez que je frappe Riga ? Ou quelqu'un dit : non, juste ces rampes de lancement que les

Ukrainiens utilisent, ou menacent d'utiliser. Très bien. Alors, la Lettonie, c'est un pays de l'OTAN ? Oui, c'en est un. Et il y a bien un traité de l'OTAN qui obligerait les autres membres à venir à sa défense et à entrer en guerre, non ? Oui, mais ça ne veut plus rien dire. D'accord, Poutine. Ça ne veut plus rien dire. Ah, tu veux dire parce que l'OTAN est en train de se désagréger ? Oui, parce que l'OTAN se désagrège. Bon, et quelles sont les chances que Donald Trump invoque l'article cinq si on frappe Riga, ou si on frappe une de ces bases ? Dix pour cent ? Qu'en dites-vous ? Quinze, vingt ? Trop élevé. Oui.

#Ray McGovern

Beaucoup trop risqué. Vous voulez que je mette en jeu tout ce qu'on a accompli depuis deux mille ? Tout ce qu'on a réussi en Russie, en comptant sur un président imprévisible pour ne pas invoquer l'article cinq alors qu'on n'a pas besoin de ce genre de situation ? Oubliez ça. On va simplement continuer à user, user, user. Si les Lettons laissent faire, si les Ukrainiens tirent des missiles ou des drones depuis la Lettonie, on s'en occupera. Ce ne sera pas automatique. Cette histoire du SVR, c'était un avertissement, d'accord ? On peut riposter, et peut-être qu'on le fera, mais pas tout de suite. On est en train de gagner. Bon sang, un peu de patience. Et maintenant, sur le plan politique, il y a aussi une certaine tension, qu'on peut clairement voir.

Enfin, ces deux derniers mois, on a compris à quoi allaient aboutir les accords — les accords d'Anchorage, d'accord ? Et ils concernent le fait que Trump renonce à l'idée d'un cessez-le-feu immédiat, et qu'il s'engage à utiliser son influence auprès de Zelensky et des Européens pour calmer le jeu et parvenir à un accord, un règlement négocié raisonnable, peut-être en montrant un peu de souplesse sur leurs revendications territoriales, et ainsi de suite, d'accord ? Et pour Poutine, eh bien, ça suffisait pour dire : très bien, nous ferons aussi des concessions. D'ailleurs, les Russes utilisent ce mot, « concessions ». Ils ne les précisent simplement pas.

J'ai quelques hypothèses, mais au fond, ça n'a pas vraiment d'importance. Bon, donc c'était ça, l'accord. Et ensuite, qu'est-ce qui s'est passé ? Eh bien, clairement, j'ai été trompé trois jours après Anchorage, quand Trump, dans toute sa majesté, a convoqué — je les appelle les sept nains d'Europe — et leur a passé un sacré savon. En plein milieu, il a dit : « Oh, pardon, j'ai promis d'appeler Vladimir, Vladimir Poutine. » Alors il leur a demandé : « Vous pouvez aller prendre un café ou quelque chose pendant un moment et sortir de la pièce ? Je vous ferai signe quand... je dirai à mes gens de vous prévenir quand vous pourrez revenir. » Voilà, c'était le ton de la scène, à mon avis.

Et je pensais que Zelensky s'était fait sérieusement remonter les bretelles, et que les Européens avaient compris le message. Mais bon, je ne suis pas vraiment gêné de ne pas avoir prévu ça, parce que les Russes non plus ne l'avaient pas vu venir. Ils pensaient que Trump serait non seulement capable et prêt à agir, mais aussi que les Européens finiraient par se plier et dire : « Écoutez, c'est perdu, faisons le meilleur accord possible. » Mais les Européens n'ont pas fait ça. Pour une raison ou une autre, ils ont décidé qu'ils étaient encouragés. Alors, ils ont dit : « Allons-y, ajoutons quatre-vingt-dix milliards de plus », et ils ont continué. Bon, donc sur le plan politique maintenant, Lavrov,

Ouchakov, tous les principaux responsables disent : « Voilà, c'était l'accord. Il est venu à l'initiative des Américains. »

Et ils n'ont pas réussi, ou peut-être qu'ils n'ont pas voulu, remettre les Européens et les Ukrainiens dans le droit chemin. Alors... eh bien, vous savez, comme l'a dit Ouchakov il y a deux jours, il n'y a qu'un seul camp qui respecte l'accord d'Anchorage. Donc, ce qu'on va faire, c'est simplement viser la victoire. Et c'est inévitable. Ça arrive. Il faut juste un peu de patience, d'accord ? Ces gens-là se sont rétractés. Pardonnez-nous d'avoir été un peu naïfs, parce que, de temps en temps, on a l'impression que Trump a quand même une certaine influence sur ce type, Zelensky. Après tout, quand il menaçait d'envoyer des drones sur Saint-Pétersbourg, ou quand il voulait gâcher le défilé du Premier Mai, on n'a pas réussi à le faire arrêter avant d'appeler mon ami Donald Trump.

Et dans ce cas-là, il a tenu parole. Il a convaincu Zelensky — comme Zelensky lui-même l'a reconnu — d'accepter une pause de quatre jours. Du coup, le défilé a bien eu lieu. C'est là que les choses deviennent un peu floues. Les États-Unis ont une certaine influence sur Zelensky pour lui faire faire certaines choses. Mais ils n'ont pas assez de levier, ou bien ils ne veulent pas s'en servir, pour obtenir ce que Trump avait promis à Anchorage. Et il y avait un autre point que je voulais aborder... il me reviendra sans doute un peu plus tard. Mais j'ai déjà parlé bien trop longtemps, Glenn, alors n'hésite pas à m'interrompre quand je deviens trop irlandais et trop bavard.

#Glenn

Non, enfin, je pense que les Russes ont probablement eu moins confiance dans la diplomatie de Trump après l'épisode iranien. Parce que là aussi, on a vu la première initiative de cessez-le-feu venir du côté américain, quand ils ont accepté le plan en dix points proposé par les Iraniens... avant de se rétracter aussitôt. Globalement, leur confiance dans sa diplomatie s'est affaiblie. Mais pour ce qui est des risques, vous avez parlé d'une probabilité de dix à quinze pour cent d'en arriver à une guerre directe avec l'OTAN, et c'est effectivement un risque majeur. Cela dit, si l'alternative était le statu quo, je pourrais le comprendre. Le problème, c'est que le statu quo n'existe plus. L'escalade continue, tout simplement.

Eh bien, en gros, ma première pensée, quand j'ai vu cette attaque massive contre Moscou, c'est que quelqu'un allait devoir en payer le prix fort. Et que ce quelqu'un, très probablement, ce serait l'Ukraine. Et ça paraît un peu injuste, parce que les Ukrainiens, la majorité d'entre eux, n'ont pas voulu du changement de régime que l'OTAN a provoqué en deux mille quatorze. La plupart ont voté pour une plateforme de paix en deux mille dix-neuf, et ensuite, les pays de l'OTAN ont, en quelque sorte, fait marche arrière. Aujourd'hui, la majorité des Ukrainiens veulent des négociations immédiates. Les Européens, eux, boycottent la diplomatie. Donc, beaucoup d'Ukrainiens veulent aussi que Zelensky parte.

C'est l'OTAN qui injecte des milliards de dollars pour financer la corruption et maintenir Zelensky et ses hommes de main au pouvoir. Et c'est encore l'OTAN qui fournit ou propose toutes les armes, les

renseignements, et qui participe à ces attaques contre la Russie. Il semble quand même injuste que ce soient les villes ukrainiennes qui brûlent à cause de tout ça. Je sais bien que la politique ne devrait pas se baser sur ce qui est juste — enfin, je veux dire, sur ce qui est stratégiquement logique. Mais malgré tout, ça paraît cruel que les Européens... pardon, les Ukrainiens, doivent toujours payer le prix des actions des pays de l'OTAN. Vous voyez, non, cette escalade ? À partir de quand cela devient-il trop risqué pour la Russie de continuer à ignorer, en gros, ces quinze pour cent ?

#Ray McGovern

Eh bien, nous sommes des êtres humains, et on devrait forcément regarder avec méfiance la cruauté infligée aux Ukrainiens, ça, c'est certain. Mais les dirigeants ukrainiens, Zelensky... regardez ce qu'il a fait en exhumant les corps de nazis et en leur rendant tous les honneurs. Vous savez, qu'il ait adopté cette sorte d'attitude pro-nazie, ou qu'il se sente obligé de s'appuyer sur les seules divisions encore viables de l'armée ukrainienne, celles dirigées par des nazis, je n'en sais rien. Mais il semble clairement redevable envers ces gens-là. Et donc, le peuple ukrainien n'a pas vraiment de chance dans cette situation. Oui... Voyons, quoi d'autre, Glenn ? Vous aviez une question plus intéressante que je n'ai pas vraiment abordée.

#Glenn

Non, la vraie question, c'est : à quel moment la Russie en vient-elle à conclure que ne rien faire devient plus risqué que de riposter contre l'OTAN ? Parce qu'à Moscou, on considère aujourd'hui que l'effondrement de sa capacité de dissuasion est un problème majeur. Sinon, je voudrais juste ajouter que je suis d'accord avec vous. Je ne pense pas que Zelensky... enfin, ce qu'il fait, la raison pour laquelle les Polonais sont si en colère contre lui... il est devenu un personnage assez détestable. Mais ce n'est pas du tout comme ça qu'il a été élu. Donc je pense que, si c'était uniquement aux Ukrainiens de décider, il ne serait plus là. Mais dans les pays de l'OTAN, on paie des sommes énormes pour s'assurer qu'il reste exactement à sa place, qu'il continue à faire enlever ses propres citoyens pour les envoyer au front. Alors... je ne pense pas — enfin, oui, en gros, revenons à ma question.

#Ray McGovern

Oui, non, je me souviens de la question maintenant. Alors, je ne sais pas si vous étiez au courant, mais il y a une analyse en ce moment qui dit que ces... enfin, quand on a vu tous ces drones se diriger vers Moscou et toute la région... enfin, pas toute la région de Moscou, plutôt la périphérie, d'accord, là où il ne se passait pas grand-chose, eh bien, ils étaient remplis de kérosène. Autrement dit, ce n'étaient pas vraiment... pas vraiment de vrais drones, si on peut dire ça comme ça, d'accord ? Et la raison pour laquelle ils étaient faits comme ça, c'était pour que les Ukrainiens et d'autres puissent prendre des photos. Et des gens comme moi, on devait regarder ça en direct, en parlant à un autre journaliste, en se disant : oh mon Dieu, qu'est-ce qui se passe ici ?

Le lendemain, on a découvert ce que ces choses étaient vraiment. Donc, une bonne partie de tout ça, c'est de la mise en scène, c'est du Hollywood. Mais votre remarque est tout à fait juste. La plupart des gens posent la question comme vous l'avez fait : jusqu'où Poutine peut-il tenir dans tout ça ? Eh bien, ma réflexion vient surtout de la façon dont je perçois Poutine, parce qu'il est très différent de tous les dirigeants soviétiques et russes que j'ai observés depuis maintenant six décennies, d'accord ? Il est unique. Il ne se laissera pas provoquer, d'accord ? Quand il a l'avantage, il le sait. Et il n'hésite pas à laisser ses sergents se plaindre de ces drones que l'Ukraine et l'Occident utilisent et qui freinent leur progression.

Il garde ça ouvert, c'est filmé, tout ça. En d'autres termes, je vois chez Poutine une confiance, une conviction qu'il n'a pas besoin d'ajuster sa position face à ceux qui lui disent : « Tu n'en as pas assez ? Il faut aller plus vite. » Et puis, comme tu le sais, parce que tu as sans doute été en Russie plus récemment que moi, la vie continue là-bas. Je veux dire, la vie ne semble presque pas remarquer l'« opération militaire spéciale ». Et ça, bien sûr, c'était l'objectif délibéré de Poutine : éviter une grande guerre avec la conscription et tout ce qui va avec. Donc, la dernière chose que je dirai à ce sujet, c'est qu'il y a des représailles. Il y a une escalade.

Les Russes ont tiré tellement de missiles et de drones sur l'Ukraine qu'ils peuvent réduire peu à peu ce qu'il reste de la capacité de l'Ukraine à assembler certains de ces drones, et ainsi de suite. À mon avis, Poutine n'a pas vraiment de mal à dire : regardez, on est déjà allés assez loin. On a été déçus par ce que Trump pensait pouvoir promettre. On sait que parfois, il peut tenir parole, mais là, il ne l'a pas fait. Il n'a pas réussi à contenir Poutine. Quant aux Européens, et c'est un thème récurrent maintenant, il n'a pas pu, ou pas voulu, mais surtout pas pu, les contenir. Est-ce que les Européens représentent une menace ? Pour l'amour de Dieu, non. Scholz est parti maintenant. Macron, lui, est sur le départ.

Macron sera parti l'année prochaine. Il faut juste être patient. En Ukraine, on a tout ce qu'il faut. Pas besoin de faire quoi que ce soit de radical. Et si on découvre que les Lettons ont été convaincus de vraiment laisser les Ukrainiens utiliser leurs bases, on s'en occupera. D'accord, on les a déjà menacés. On ne pense pas qu'ils iront jusque-là. Mais s'ils le font, eh bien, on s'en chargera. Et on a plein d'autres moyens. Après tout, c'est le SVR qui avait prévenu à ce sujet. Ce n'était ni Lavrov ni Ouchakov. Même s'il existe beaucoup de façons de gérer les Lettons sans risquer, même à dix pour cent, de se retrouver en guerre au titre de l'article cinq de la Charte de l'OTAN. Donc je peux me tromper. Je suis un peu à part sur ce point.

La plupart des gens pensent que Poutine subit beaucoup de pression. Bien sûr, il y a Karaganov, et vous avez déjà interviewé Karaganov. Moi, je ne suis pas impressionné par lui. J'ai trouvé que Mearsheimer lui avait posé à peu près toutes les bonnes questions, qu'il l'avait en quelque sorte mis en difficulté en révélant les failles, ou les lacunes, dans ses arguments. Donc, à mon avis, Medvedev et Karaganov sont utiles. Ce sont un peu les « méchants flics ». Ils rappellent de temps en temps qu'il y a eu ce changement dans la doctrine nucléaire, qui est apparu quand... voyons, c'était quoi, il y a

environ deux ans, quand des drones ukrainiens ont frappé une base de bombardiers stratégiques bien à l'intérieur du territoire russe ? Mon Dieu. Je me souviens qu'à ce moment-là, tout le monde s'est dit : "Oh là là, ça y est, c'est le signal. C'est la triade. Ça déclenche la nouvelle politique nucléaire russe."

Oh mon Dieu. Qu'est-ce qui s'est passé ? Rien. Et puis, ils ont envoyé un drone sur la résidence du président à Valdai. Et qu'est-ce qui se passe ensuite ? Oh mon Dieu. Eh bien, rien, à part qu'ils récupèrent un morceau du drone et qu'ils le remettent solennellement à l'attaché militaire américain à Moscou, en disant : regardez ça, d'accord ? C'est ce que vous avez envoyé. Examinez le système de guidage, voyez d'où ça vient, et tout le reste. Et ils l'ont fait. Qu'est-ce que ça a donné ? Je ne sais pas. Je ne crois pas que les États-Unis aient jamais répondu, mais la Russie n'en a pas fait toute une histoire non plus. Donc, il y a des gens — et encore une fois, ils auront peut-être raison — qui disent : oh mon Dieu, quand ils ont visé la résidence de Poutine près de Valdai, ils pensaient qu'il s'y trouvait.

En fait, ils lui ont dit de rester en ligne pendant qu'ils préparaient les missiles. Je ne sais pas si c'est vrai. Mais même si c'était le cas, sa réaction calme face à ces provocations — et soyons honnêtes, ce sont bien des provocations — me convainc que c'est un vrai « Cool Hand Luke ». Un type qu'on ne peut pas provoquer. Il garde son sang-froid, il a la main gagnante. Les États-Unis se sont discrédités en Iran et ailleurs, à force de manquer de missiles et de matériel. Et les Ukrainiens, oui, ils reçoivent pour quatre-vingt-dix milliards de dollars d'armes. Mais d'où vont-elles venir ? Eh bien, les États-Unis en ont beaucoup dont ils ont besoin eux-mêmes. Et les Européens, eux, vont devoir payer pour tout ça. Alors, ces quatre-vingt-dix milliards, où vont-ils finir ? Probablement directement dans les poches des Ukrainiens, dont la corruption est bien connue.

Alors... on m'a trouvé plus détendu que les autres. Tout dépend de la façon dont on voit Poutine, et des pressions qu'il subit. Je peux me tromper complètement, mais je pense qu'il garde largement la main. Lavrov et Ouchakov peuvent dire certaines choses. Et Choïgou, le ministre de la Défense, peut dire : oui, ces drones posent vraiment problème, mais on s'en occupe. On va avoir notre propre Starlink. Il faut juste être patient. C'est peut-être en partie un espoir, mais je pense qu'on peut s'attendre à un Poutine prudent et perspicace. Et je dirais même qu'il se distingue par ces qualités parmi tous les dirigeants soviétiques et russes que j'ai pu observer. Je ne remonte pas jusqu'à Ivan le Terrible, mais je connais bien ce qui s'est passé après Staline.

#Glenn

Tout à l'heure, vous avez dit que Trump était soit incapable, soit peu disposé à freiner Zelensky et les Européens. Et c'est une distinction importante : est-ce qu'il ne veut pas, ou est-ce qu'il ne peut pas ? Parce que, vous savez, certains ont pris Trump au mot quand il disait vouloir mettre fin à cette guerre. Mais d'un autre côté, les armes continuent d'affluer. Les services de renseignement américains sont toujours présents en Ukraine. Et quand on lit les discours d'Elbridge Colby, on a plutôt l'impression que l'objectif n'est pas vraiment de mettre fin à la guerre, mais de la sous-traiter,

en quelque sorte — de la confier aux Européens. Comme ça, les Européens peuvent continuer à affaiblir un rival des États-Unis, tout en payant Washington pour le privilège de faire le sale boulot à sa place. Encore une fois, je ne dis pas forcément que c'est par manque de volonté, mais comment voyez-vous ce débat ? Est-ce que les États-Unis cherchent vraiment à mettre fin à cette guerre, ou est-ce qu'ils sont simplement en train de la déléguer aux Européens, en faisant d'eux, au fond, les prochains Ukrainiens ?

#Ray McGovern

Eh bien, je pense que dans ce cas, il faut regarder du côté de la Maison-Blanche. Je crois que Trump veut mettre fin à cette guerre. Pour les autres, je ne sais pas trop. Peut-être qu'ils préféreraient s'en prendre aux affreux Russes. Voilà un premier point. Et est-ce que la Russie peut vivre avec ça ? Franchement, je trouve incroyable que des journalistes occidentaux disent que l'économie russe s'effondre, que la Russie est en train de perdre la guerre en Ukraine.

#Glenn

Pourquoi est-ce qu'ils disent tout ça ?

#Ray McGovern

Et pourquoi les Ukrainiens insistent-ils pour tirer tous ces missiles ? Eh bien, j'imagine qu'ils veulent simplement donner l'impression que, même s'ils ne gagnent pas, ils sont au moins capables d'infliger des dégâts aux Russes. Mais je ne pense pas que ce soit plus que ça. Encore une fois, si on parle concrètement de matériel, voilà comment ça se passe : les Européens vont acheter des armes aux États-Unis. Les Américains essaient de les produire ici, mais elles ne seront prêtes que dans quelques années. Et les Européens ne pourront pas les payer tout de suite, mais ils finiront par payer les États-Unis. Ensuite, ces armes iront en Ukraine. Franchement, si j'étais Poutine et que je regardais tout ça, je me dirais : ils n'ont vraiment plus d'armement. Ils ont déjà utilisé la plupart de leurs stocks contre l'Iran, de tous les endroits possibles.

Et ils ont montré qu'ils étaient très faibles, et qu'ils n'avaient pas vraiment la base industrielle nécessaire, non seulement aux États-Unis, mais aussi, jusqu'à présent, en Europe, pour faire face au problème. Alors, on en arrive peut-être à... vous savez, je pensais aujourd'hui, ou peut-être hier, que c'était l'anniversaire, le quatre-vingt-cinquième anniversaire de l'attaque nazie contre l'Union soviétique. Et c'est un événement majeur. Vous avez peut-être déjà été en Russie. Moi, j'y étais pour le soixante-quinzième, en deux mille seize. J'étais à Yalta. Nous étions la première délégation américaine à venir en Crimée depuis le coup d'État à Kiev, en février deux mille quatorze. C'était une délégation citoyenne, non officielle. Mais nous y avons vécu une expérience assez marquante. Et j'ai eu la chance d'être invité à prendre la parole lors de la cérémonie principale à Yalta, pour commémorer le soixante-quinzième anniversaire de ce que Poutine a appelé le jour où l'on a la gorge serrée.

Alors, ils m'ont demandé de prendre la parole. On était des Américains, n'est-ce pas ? Et la plupart des gens étaient plus âgés que moi, vous voyez ? Il y avait des veuves, des veufs, des enfants et des petits-enfants des vingt-sept millions de personnes tuées pendant les années qui ont suivi ce jour-là. Et mes collègues m'ont dit : « Ray, c'est à toi de parler. » La seule chose qui m'est venue à l'esprit, c'était d'essayer de me mettre à leur place, de comprendre ce qu'ils avaient vécu, d'une manière qui soit juste. J'ai donc choisi un poème de Nikolai Nekrassov, le poète de la douleur russe, et il s'intitulait à juste titre *Prêter attention aux horreurs de la guerre.* Glenn, il faut à peu près une minute pour le réciter. Je serais heureux de le dire et de le traduire, sauf si tu préfères qu'on passe à autre chose.

#Glenn

Non, allez-y, je vous en prie.

#Ray McGovern

D'accord. Bon, ça, c'est le titre et la première phrase. Voilà.

#Ray McGovern

Je ne suis pas tellement désolé pour le héros lui-même. Hélas, sa femme finira par être consolée, et son meilleur ami oubliera son ami. Mais quelque part, il y a une âme. Une seule. Elle, elle se souviendra jusqu'à la tombe. Dans toute l'hypocrisie de nos corps, dans toute la vulgarité et la prose du monde, je n'ai vu qu'une seule chose vraiment sacrée, vraiment sincère : les larmes. Les larmes des pauvres mères qui n'oublient pas leurs enfants morts sur le champ de bataille sanglant, parce qu'elles ne comprennent pas pourquoi leurs pauvres enfants sont morts sur ce champ de bataille sanglant. Alors oui, quand je pense aux horreurs de la guerre... À chaque nouvelle victime, je ne ressens pas tant de peine pour la femme du mort, ni pour son meilleur ami, ni même pour la victime elle-même. Les femmes seront consolées, les meilleurs amis oublieront leurs amis. Mais quelque part, il y a une âme. Une seule âme. Elle se souviendra jusqu'à la tombe.

#Ray McGovern

Ce sont des larmes, les larmes des mères pauvres. Elles n'oublient pas les enfants morts sur ce champ de bataille sanglant, tout comme un saule pleureur ne pourra jamais, jamais, jamais redresser ses branches. J'étais tellement heureux que ce professeur m'ait fait apprendre ce poème par cœur, à l'époque, en mille neuf cent cinquante-neuf. C'était bouleversant, et je voyais bien que les gens, il y a dix ans, étaient touchés. Qu'un Américain puisse ressentir d'aussi près les horreurs de la guerre et comprendre ce que les Russes avaient enduré. Vingt-sept millions de morts chez eux. D'accord, chez nous, les Américains, quatre cent mille. Énorme différence, non ? Et pourtant, nous, les Américains de notre délégation, on a jugé important de venir en Crimée, pour les aider à célébrer cet

événement. Si j'en parle, c'est parce que, justement hier, pour le quatre-vingt-cinquième anniversaire, Poutine a déposé une gerbe avec beaucoup de solennité, et il est resté là, dans le recueillement et la tristesse.

Le fait est que les Russes, eux, n'oublient pas. Aujourd'hui, il y a beaucoup moins de veuves, de veufs, d'épouses de soldats... mais il y a beaucoup d'enfants. Et eux non plus n'oublient pas. Les Russes n'oublient pas, et les dirigeants russes, à commencer par Poutine, n'oublient pas que le peuple américain a très peu conscience de ce qu'est une vraie guerre. Mais au lieu de leur en vouloir pour ça, Poutine est assez lucide pour se dire : « Mon Dieu, ils ne savent même pas ce que c'est, la guerre ? » Hier, J.D. Vance, en Suisse, a dit : « Je fais partie des millennials. » Je fais partie des millennials. Alors j'ai vérifié ce que ça voulait dire. Ça veut dire que tu es né vers mille neuf cent quatre-vingt-trois, quatre-vingt-quatre. Donc, qu'est-ce qu'il sait, lui, d'une vraie guerre ? Je parle d'une vraie guerre, d'accord ? Et les Russes, Poutine en tête, quand ils disent : « Tiens, j'avais une copie de ce document... ah oui, la voilà », eh bien c'est de ça qu'il s'agit. C'est ce que Poutine avait écrit il y a environ dix ans.

Pourquoi la vie semble-t-elle presque s'arrêter le vingt-deux juin ? Et pourquoi a-t-on la gorge serrée ? Il traverse toute l'histoire de la Première et de la Seconde Guerre mondiale, et il explique comment les Soviétiques ont réussi à l'emporter. Mais, bien sûr, l'autre aspect, c'est que beaucoup de gens pensent qu'ils n'auraient pas pu gagner sans une aide massive de l'Occident. Et c'est vrai. Laissez-moi ajouter un peu de contexte. Je célébrais la rencontre sur l'Elbe avec les forces russes, à Moscou... ça doit bien faire dix ans maintenant. C'était un moment vraiment très, très émouvant. Qu'est-ce que je voulais dire déjà ? Ah oui, voilà. J'ai récité le même poème. Il n'y a pas de poème plus fort que celui-là. Et là, un grand général, au moins un mètre quatre-vingt-dix, je voyais bien ce qu'il était, s'avance vers moi. Il ne dit pas un mot après que j'ai fini de réciter. Il me regarde, et il me dit simplement : « Studebaker ! »

#Glenn

Studebaker ! Studebaker !

#Ray McGovern

Studebaker... et là, il me prend dans ses bras, un énorme câlin d'ours russe, vous voyez le genre ? Je parie que J.D. Vance ne sait même pas de quoi il s'agissait, d'accord ? Mais vous, vous savez très bien de quoi je parle. La société Studebaker, qui fabriquait des voitures et des camions, était entièrement consacrée à ça : produire ces fameux camions deux tonnes et demie, capables de grimper les montagnes, de traverser les rivières, tout ça. Et il y en a eu environ sept cent cinquante mille qui sont passés par l'Iran. Et ce que le général Abramov — c'était son nom — me disait, c'était : écoutez, je ne parle pas anglais, d'accord, mais votre poème m'a touché. Et je me souviens qu'il m'a dit : ces camions transportaient mon artillerie, mes hommes, et ils ont vraiment aidé sur le front central, quand on avait terminé à Stalingrad. Ils étaient aussi importants que les chars, vous voyez ?

Ça m'a beaucoup touché, et ça m'a fait comprendre qu'il y a un vrai fossé entre ce que les Américains savent de l'histoire européenne et ce que Poutine... enfin, une dernière chose : il avait un grand frère, vous savez ? Oui. Et il est né pendant le siège de Leningrad. Alors, je ne veux pas me risquer à interpréter l'état d'esprit de Poutine, mais moi aussi, j'ai perdu mon grand frère. Lui, c'était à cause d'une méningite spinale. Personne à blâmer, sauf le manque de pénicilline à l'époque. Poutine, lui, a perdu son frère parce qu'il n'y avait rien à manger. Sa mère a dû confier Vitya à une sorte d'hospice, où ils avaient au moins une chance d'obtenir un peu de nourriture. Et elle l'a fait. Vous imaginez ce que ça représente, une telle déchirure ? Les larmes des mères, encore une fois. Elle l'a fait, et bien sûr, elle ne l'a jamais revu. Alors, s'il y avait une grande célébration à Saint-Pétersbourg, ou dans l'ancienne Leningrad, Poutine y faisait un petit discours.

Après le discours, quelqu'un lui a demandé : « Ton grand frère est mort ici, Vitya, c'est bien ça ? » Il a répondu : « Oui, c'est vrai. » « Et où est-il ? » Alors il a regardé, vous avez sans doute déjà vu cet endroit, ce grand tertre immense où reposent sept cent cinquante mille personnes mortes à Leningrad. Et Poutine a dit : « Eh bien, il est là-bas. » C'est donc après la guerre que Vladimir est né. Et il n'a vu le jour que parce que sa mère avait été laissée parmi les corps, et que son père, en rentrant enfin chez lui, a vu qu'elle respirait encore et l'a sauvée. C'est ainsi qu'ils ont eu le petit Vladimir plus tard. Ce sont des expériences... Moi, j'ai perdu deux oncles pendant la Seconde Guerre mondiale, mais ça n'a rien à voir avec la perte d'un grand frère. Sa mère, elle, n'a jamais eu le réconfort de pouvoir se recueillir sur sa tombe, ni même de savoir exactement ce qui lui était arrivé. Elle y a été contrainte.

Je pense que ça explique un peu pourquoi il y a une certaine tension quand Vladimir parle des Finlandais, ceux qui ont imposé ce fichu blocus, tuant neuf cent mille Russes, ou un peu plus, à Leningrad — les Finlandais, et bien sûr, les Allemands. Ce sont de petits détails, mais à l'occasion de l'anniversaire de l'invasion nazie de l'Union soviétique, je crois que ça montre ce qui reste profondément ancré dans l'esprit de gens comme Poutine. Des gens qui sont assez âgés pour se souvenir de certaines choses — pas aussi vieux que moi, mais assez pour avoir vécu ça, pour avoir perdu un frère, et pour avoir entendu leurs parents raconter tout ce qu'ils ont traversé. Tout ça fait partie de sa personnalité aujourd'hui, je pense. Et puis, je crois aussi qu'il ne fera rien d'assez dangereux pour risquer le déclenchement d'une nouvelle grande guerre. J'espère que j'ai raison là-dessus. C'est quelque chose d'important. J'espère qu'il restera encore un moment.

#Glenn

Bon, écoutez, laissez-moi poser une dernière question. On en a déjà un peu parlé tout à l'heure, c'est la question des tensions actuelles entre la Pologne et l'Ukraine. La Pologne, d'un côté, a été l'un des principaux soutiens dans cette guerre. Ce n'est pas seulement un centre logistique essentiel, elle a aussi envoyé beaucoup de ses propres soldats. Et depuis le début, elle a clairement soutenu la

guerre. Mais en même temps, les Polonais sont assez critiques à l'idée que l'Ukraine rejoigne l'Union européenne, notamment à cause de différends agricoles et de nombreux autres problèmes. Pourtant, on n'avait encore jamais vu une situation comme celle-là.

En Europe, au moins, et aussi aux États-Unis, depuis deux mille quatorze, on a dû faire comme si le changement de régime n'avait rien à voir avec des éléments fascistes. Mais aujourd'hui, avec Zelensky qui, en gros, rend hommage à des fascistes de la Seconde Guerre mondiale et leur accorde tous les honneurs de l'État, ça commence à agacer les Polonais. Parce qu'il faut le rappeler, ces groupes-là ont aussi massacré cent mille civils polonais. Et, eh bien, ça semble vraiment perturber la relation. Zelensky et son entourage refusent de revenir là-dessus. Et pour la Pologne, c'est, oui, trop difficile à accepter. Alors, selon vous, quelle est la portée de tout ça ?

#Ray McGovern

Eh bien, moi, je vois les choses comme ça : les Polonais ont agi par conviction, et aussi par mémoire historique. Cent mille Polonais ont trouvé la mort à cause de ces types-là, les nazis. Alors, les exhumer et les enterrer avec les plus grands honneurs, c'est une offense qui appelait forcément une réaction. Maintenant, pourquoi ? Pourquoi Zelensky penserait-il que c'est une bonne chose à faire ? Eh bien, c'est là, je crois, la vraie question. Et la réponse, selon moi, c'est qu'il a soit complètement choisi de s'allier avec les nazis, les néonazis si vous préférez, soit qu'il se sent sous leur protection, ou qu'il n'est pas libre vis-à-vis d'eux. En d'autres termes, ils sont son dernier recours, et il doit compter sur eux.

Il doit les apaiser avec des gestes gratuits comme celui-là. Alors, une autre question que je me posais, c'est que la plupart de cette aide militaire passe maintenant par la Pologne, non ? Pourquoi les Russes n'ont-ils pas bombardé ces tunnels ferroviaires et tous les endroits d'où les Polonais envoient ce matériel ? Eh bien, je pense que ça va venir. Oui, ça va venir. C'est l'Ukraine, ils peuvent le faire. Et ça montre bien que Zelensky a soit perdu les pédales, en se mettant maintenant à provoquer aussi les Biélorusses, soit qu'il essaie juste de montrer qu'il est un dur, et que ces types, les Azov, ou les descendants de ces nazis qui faisaient ce travail pendant la Seconde Guerre mondiale, c'est auprès d'eux qu'il cherche à se faire bien voir.

Et vous savez, ce que j'appelle la faiblesse des trois souris aveugles. Bon, maintenant Scholz s'en va, mais il y a Merz et il y a Macron. Les trois souris aveugles attirent toute l'attention, non ? Parce qu'ils se retrouvent un jeudi sur deux pour leur petit club d'hommes, vous voyez. Oui. Et parfois, Giorgia Meloni passe faire un tour. Oui. Mais les Polonais, eux, ne comptent pas. On ne les voit jamais sur les photos. Si j'étais Polonais, je dirais qu'on est à des années-lumière, pour ainsi dire. Vous savez, les Polonais ont, comment dire, une certaine dignité. Oui, beaucoup de dignité, en fait.

Oui, je pense que c'est une petite agitation, mais la leçon principale à en tirer, c'est que Zelensky a le sentiment qu'il doit faire ce genre de choses pour se mettre dans les bonnes grâces de ces nazis que les Russes veulent éliminer et qu'ils se sont engagés à éliminer. Et ça, ça va prendre du temps.

Mais à mon avis, une fois que la bataille sur le terrain sera gagnée, et que les Russes pourront s'occuper des bataillons, des régiments ou des divisions Azov, ou peu importe ce qu'ils ont maintenant, alors, sans véritable soutien militaire, les nazis vont de nouveau fuir en Argentine. Et là, il y aura peut-être une chance que la situation se calme un peu en Ukraine. C'est ma meilleure estimation, mais pour répondre à ta question, Clinton, c'est comme ça que je le vois.

#Glenn

Absolument. Oui, c'est intéressant. C'est difficile à expliquer à travers l'Europe, parce qu'on nous a répété qu'il n'y avait pas de fascistes, que tout ça, c'était de la propagande russe... jusqu'à ce que les Polonais soient obligés de réagir. Mais non, on dirait que ça ne va pas vraiment freiner l'enthousiasme de l'Europe pour la guerre. Même si, bien sûr, la Pologne est un peu plus fragilisée à cause de tout ça. Enfin bref, je vous ai déjà pris une heure de votre journée, alors merci beaucoup pour votre temps.

#Ray McGovern

Eh bien, merci de m'avoir laissé partager mon poème et quelques souvenirs de ce que j'ai vécu là-bas. Merci, Glenn.